

LE  
LIEUTENANT NAPOLEÓN BONAPARTE  
ÉTUDIANT A STRASBOURG

PAR  
G. PARISET

---

Extrait de la *Revue historique*,  
Tome CXXV, année 1917.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

---

PARIS  
1917

8' Lb<sup>44</sup>  
1894



# LE LIEUTENANT NAPOLEÓN BONAPARTE

ÉTUDIANT A STRASBOURG

---

Dans une courte notice biographique qu'il a intitulée *Époques de ma vie*<sup>1</sup>, Napoléon Bonaparte fournit quelques indications dont on semble d'accord aujourd'hui pour admettre qu'elles fixent définitivement la chronologie de sa jeunesse. Les deux dernières des dates que donnent les *Époques de ma vie* mentionnent un voyage de Bonaparte en Corse « où je suis arrivé le 1<sup>er</sup> janvier 1788, d'où je suis parti le 1<sup>er</sup> juin pour Auxonne ».

Qu'en est-il exactement de ce séjour de Bonaparte en Corse en 1788<sup>2</sup>? A-t-il duré juste six mois, sans un jour de plus ni de moins? Il suffira de constater ici que la date d'arrivée à Auxonne recule à mesure que les informations se précisent. Amanton la fixe à fin 1785<sup>3</sup>,

1. Texte et fac-similé dans Masson et Biagi, *Napoléon inconnu*, Paris, 1895, 2 vol. in-8°, t. I, p. 15 et suiv., ou Masson, *Napoléon dans sa jeunesse*, Paris, 1907, in-8°, p. 15 et suiv. Le document a été signalé par Libri, *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*, *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1842, t. XXIX, p. 786 et 791, n. 1.

2. De R(omain), *Souvenirs d'un officier royaliste*, t. I, Paris, 1824, in-8°, p. 117, rapporte, il est vrai, une conversation qu'il eut avec Napoléon « lorsqu'en 1788 M. Buonaparte, nommé depuis peu lieutenant d'artillerie, arriva en Corse pour y passer son semestre ». La conversation paraît authentique, mais la date est douteuse. Bonaparte n'était pas « depuis peu » lieutenant d'artillerie et son congé de semestre se place non en 1788, mais en 1786-87. D'ailleurs, comme Romain se trouvait alors en Corse (Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 201, n. 1, cf. p. 199, n. 1), la conversation dont il parle peut dater de 1787. Au surplus, quand Romain, par une allusion exacte au rôle de Bonaparte à Ajaccio en octobre 1789, dit, p. 119, que celui-ci apporta, « deux années plus tard », dans son pays l'art « de fomenter les révolutions », il reporte lui-même à 1787 l'entretien qu'il a daté par erreur de 1788.

3. C.-N. Amanton, *Observations sur l'histoire de Napoléon*, Paris, 1827, 23 p. in-8°, p. 6 et suiv. Plusieurs des détails anecdotiques sur la vie de Bonaparte à Auxonne proviennent de cet opuscule d'Amanton (qui fut, au Consulat, adjoint au maire d'Auxonne).

Coston au 1<sup>er</sup> mai 1788<sup>1</sup>, Iung à la fin mai<sup>2</sup>, Masson<sup>3</sup> et Chuquet<sup>4</sup> après le 1<sup>er</sup> juin. Bonaparte est porté comme absent par congé dans l'état de revue de son régiment à Auxonne le 31 mai, et ce n'est qu'en août et au 1<sup>er</sup> septembre que sa présence apparaît comme certaine<sup>5</sup>. Bonaparte avait quitté son régiment en congé de semestre le 1<sup>er</sup> septembre 1786, il l'a rejoint sans se presser, et même en admettant qu'il n'a quitté la Corse que le 1<sup>er</sup> juin 1788, il est permis de supposer qu'il a bien mis deux mois pour arriver à destination.

Le congé de semestre avait duré huit mois et demi, jusqu'au 16 mai 1787; une première prolongation de cinq mois et demi demandée le 21 avril 1787 menait jusqu'au 31 octobre et, le 7 septembre, une deuxième prolongation de six mois allait du 1<sup>er</sup> décembre 1787 au 31 mai 1788<sup>6</sup>. Les dates données par Bonaparte coïncident avec ses notes officielles de service plus exactement peut-être qu'avec ses déplacements. Il a pu en arriver de la deuxième prolongation comme de la première qui s'est accrue d'un mois supplémentaire de congé, du 1<sup>er</sup> au 30 novembre 1787, comme du congé de semestre qui a duré plus de six mois. Bref, l'état actuel de la documentation laisse dans la vie de Bonaparte en 1788 un trou d'un trimestre, sinon plus<sup>7</sup>.

1. De Coston, *Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1840, 2 vol. in-8°, t. I, p. 121; de même Pichard, *Napoléon Bonaparte à Auxonne*, 1<sup>re</sup> édit., Auxonne, 1847, 96 p. in-8°, p. 1, n. 1 (Pichard était maire d'Auxonne; sur ses rapports avec Coston, cf. Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 211, n. 1).

2. Th. Iung, *Bonaparte et son temps*, t. I, Paris, 1880, in-16, p. 184 et suiv.; de même Larrey, *Madame Mère*, t. I, Paris, 1891, in-8°, p. 161.

3. Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 204 : « Napoléon n'est parti pour Auxonne que le 1<sup>er</sup> juin. La date suffit. »

4. A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, t. I, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1898, in-8°, p. 304.

5. Voir les références données à leur date par A. Schuermans, *Itinéraire général de Napoléon I<sup>er</sup>*, Paris (1908), in-8°, p. 6.

6. Iung, *Bonaparte et son temps*, t. I, p. 175, 181, 182 et suiv.; Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 170 et 178; Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, t. I, p. 480 et suiv.; cf. p. 299, 300 et 304-305. D'après l'état de revue du régiment du 24 juin 1787, la première prolongation de congé est seulement de « trois mois et demi à compter du 16 mai » : elle devait donc prendre fin le 1<sup>er</sup> septembre; mais d'après l'état du 24 août, la prolongation s'étend « jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre prochain » : il faut donc supposer qu'il y a eu une prolongation intercalaire de trois mois ou que le congé de cinq mois et demi a été étendu par indulgence jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. Le libellé des états de revue du 17 octobre et du 30 décembre 1787, du 24 février, du 27 avril et du 31 mai 1788 ferait pencher pour la première hypothèse si le texte des demandes de Bonaparte ne s'accordait mieux avec la deuxième hypothèse.

7. Est-ce à dessein que Schuermans, dont on connaît la minutieuse exacti-

Or, c'est vers cette date qu'une tradition, aujourd'hui considérée comme mal fondée, rapporte que Bonaparte a résidé à Strasbourg<sup>1</sup>. Il y serait tombé amoureux d'une cantatrice célèbre, la Saint-Huberty, et lui aurait adressé quelques vers si bien tournés qu'ils sont évidemment apocryphes, encore qu'ils nous aient été transmis d'abord par la duchesse d'Abrantès sous la caution du « duc de Bassano, qui a la certitude qu'ils sont réellement de l'Empereur<sup>2</sup> ». Mais, outre que la duchesse d'Abrantès n'apporte point un témoignage de garantie suffisante, c'est à Marseille ou à Aix et non à Strasbourg qu'elle localise l'anecdote, vers 1786, quand Napoléon avait « dix-sept ans » et qu'il était « dans toute la verveur de la jeunesse et conséquemment des illusions ».

La cantatrice était née en 1756 à Strasbourg, d'où elle se fit enlever à quinze ans par un aventurier messin surnommé Saint-Huberty. Devenue pensionnaire de l'Académie royale de musique à Paris, elle consacrait son congé annuel d'été à des tournées en province. Elle se rendit trois fois à Aix-Marseille, en 1783, 1785 et 1787<sup>3</sup>. Les vers attribués à Bonaparte font allusion au rôle de Didon qu'elle a créé en octobre 1783<sup>4</sup>; ils sont donc postérieurs au premier voyage et ils ne peuvent dater du deuxième voyage, car Bonaparte était alors élève à l'école militaire de Paris; mais il est possible que la Saint-Huberty ait eu Bonaparte parmi ses spectateurs à son troisième voyage en 1787. Peu auparavant, en mars 1787, elle s'était rendue sans permission à Strasbourg; un ordre la suivit aussitôt pour lui interdire de jouer; on ignore s'il l'atteignit

tude, termine à septembre 1787 (p. 5) l'intitulé de son premier chapitre : « L'enfance et la jeunesse », et fait débiter à juin 1788 (p. 6) son deuxième chapitre : « La formation militaire »? Nous ne savons; mais c'est dans cette longue solution de continuité que se placent les trois voyages actuellement niés de Bonaparte à Douai, à Paris et à Strasbourg et c'est surtout de fin novembre 1787 au début d'août 1788 qu'on voudrait des indications moins rares pour corroborer les assertions des *Epoques de ma vie*.

1. Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 203 : « Il existe une légende suivant laquelle Napoléon se serait trouvé en 1788 à Strasbourg, où il aurait, au théâtre, applaudi la Saint-Huberty » (de même Schuermans, *Itinéraire*, p. 6, n. 1). Nous n'avons pu déterminer l'origine de cette « légende ».

2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1835, 12 vol. in-8°, t. X, p. 392 et suiv.

3. A. Mouttet, *la Saint-Huberty au théâtre d'Aix*, Aix-en-Provence, 1893, 23 p. in-8° (tirage à part des *Mémoires de l'Académie d'Aix*, fait partie de la série intitulée : *Autour de Mirabeau*, inaugurée par l'auteur en 1877).

4. E. de Goncourt, *Madame Saint-Huberty*, Paris, 1885, in-16. Le 16 octobre (p. 98) ou le 6 (p. 245).

à temps et si elle put donner des représentations dans sa ville natale<sup>1</sup>. Dans l'été de 1788, elle fit sa tournée habituelle en province et joua à Dijon<sup>2</sup>.

Bref, si, pour admettre le passage de Bonaparte à Strasbourg vers le milieu de 1788, il n'existait pas d'autre présomption que le madrigal transcrit par la duchesse d'Abrantès, la « légende » serait assurément inexacte.

\* \* \*

Mais Metternich nous apporte un témoignage dont la précision réclame un examen attentif<sup>3</sup>. « Dans le courant de l'été 1788 », raconte-t-il, « nous fûmes envoyés (lui et son frère cadet) à l'université de Strasbourg<sup>4</sup>... Lorsque j'arrivai dans cette ville, le jeune Napoléon Bonaparte venait de la quitter; il y avait fini ses études spéciales comme officier au régiment d'artillerie qui était en garnison à Strasbourg. J'eus les mêmes professeurs de mathématiques et d'escrime que lui; mais ces maîtres ne se rappelèrent le fait que quand ils virent le petit officier d'artillerie devenir successivement grand général, premier consul et empereur. Pendant mon séjour à Strasbourg (1788-1790), je n'entendis jamais prononcer son nom. Lorsque je passai par Strasbourg en 1806, je reçus la visite d'un M. Justet, maître d'armes, qui me dit : « N'est-ce pas un singulier « hasard qui m'a appelé à vous donner des leçons d'escrime peu de « temps après en avoir donné à Napoléon? J'espère que mes élèves, « l'Empereur des Français et l'ambassadeur d'Autriche à Paris n'au-  
« ront pas l'idée de se battre. » A quoi M. Masson objecte<sup>5</sup> : « Ce témoignage semble précis et pourtant il est impossible de l'admettre. Tout au plus pourrait-on supposer que ce maître d'armes, ayant donné des leçons à Bonaparte à Valence<sup>6</sup>, était venu ensuite s'établir à Strasbourg; mais il n'est fait aucune mention de lui dans aucun document. »

Pourtant, il suffit d'ouvrir l'*Almanach d'Alsace* pour constater qu'en 1782 et 1783 il y avait à Strasbourg trois maîtres d'armes : « M. Grogniès dit Montpellier, derrière la place d'Armes; M. Justin,

1. E. de Goncourt, *Madame Saint-Huberty*, p. 176 et suiv.

2. Id., *Ibid.*, p. 219, 235 et suiv.

3. Metternich, *Mémoires*, t. I, Paris, 1880, in-8°, p. 6.

4. Les deux jeunes gens ont été inscrits à la *Matricula Serenissimorum et Illustrissimorum* le novembre 1788 (G. C. Knod, *Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg (1621-1793)*, Strasbourg, 1897, 2 vol. gr. in-8°, t. I, p. 52).

5. Masson, *Napoléon inconnu*, t. I, p. 204.

6. Bonaparte a, comme on sait, fait deux séjours à Valence, de novembre 1785 à août 1786 et de juin à septembre 1791.

ruo Brûlée; M. Neuville, Grand'Rue<sup>1</sup> », puis deux seulement en 1788 et en 1789 : « M. Justet dit Montpellier, fossé des Tanneurs; M. Dupont, près du Broglie, n° 10<sup>2</sup>. » Justin ou Justet a vraisemblablement pris la suite de son compatriote Grognès en même temps que son surnom de Montpellier. Plus tard, Pierre Justet figure dans la liste des membres de la « Société de la Révolution » fondée à Strasbourg en janvier 1790<sup>3</sup>. Cette société, devenue le mois suivant la « Société des Amis de la Révolution », a subi bien des avatars et force épurations; à la fin de 1794 figure encore sur ses contrôles un « Justet cadet, Antoine », âgé de trente-cinq ans, né à Montpellier, admis en mai 1791, qui avant 1789 était maître d'armes à Strasbourg et était devenu ensuite employé aux vivres<sup>4</sup>. Ainsi Pierre Justet a fait sa carrière à Strasbourg; il y a été rejoint, comme associé ou concurrent, par son jeune compatriote, homonyme et probablement parent, Antoine Justet. Antoine réside encore à Strasbourg quand Pierre paraît en avoir disparu<sup>5</sup>. C'est lui vrai-

1. J.-J. Oberlin, *Almanach d'Alsace pour l'année 1782*, Strasbourg, Lorenz et Schouler, p. 287; pour 1783, p. 264 (suite de l'*Almanach de Strasbourg*, publié pour 1780 et 1781, qui ne nous a pas été accessible).

2. *Ibid.*, 1788, p. 269; 1789, p. 261. Nous n'avons pu consulter les années intermédiaires. L'*Almanach d'Alsace* a encore paru en 1790 et il a été suivi en 1792 par l'*Almanach du département du Bas-Rhin*. M. Rodolphe Reuss, qui a bien voulu dépouiller à notre intention les exemplaires de ses alsatiques, nous informe qu'en 1785 (p. 273) Justet dit Montpellier est mentionné « fossé des Tanneurs » et en 1792 (p. 61) « près du Broglie. » Ultérieurement Bottin, *uaire du département du Bas-Rhin pour l'an VII* (et années suivantes), Strasbourg, Levrault, in-12, et P.-J. Fargès-Méricourt, *Annuaire historique et statistique du département du Bas-Rhin pour l'année 1807*, sont surtout administratifs et ne font plus mention des maîtres d'armes.

3. F.-C. Heitz, *les Sociétés politiques de Strasbourg (1790-1795)*, Strasbourg, 1863, in-8°, p. 3. — Pareillement, la pièce que nous signale M. Rodolphe Reuss : *Namens-Verzeichniss saemmtlicher Mitglieder der Gesellschaft der Constitutions-Freunde*, Strasbourg, « im zweiten Freiheitsjahr (avril 1791) », p. 5 : « Peter Justet, Fechtmeister », élu le 23 janvier 1790 (la Société date du 15 janvier 1790).

4. *Liste des membres composans la Société populaire de Strasbourg* dressée le 25 brumaire an III (15 novembre 1794) après épuration (Communication due à l'obligeance de M. R. Reuss).

5. Le citoyen Justin, soldat au 42<sup>e</sup> ou au 50<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à qui la Convention accordait, entre-temps, le 17 juin 1793, une mention honorable avec une récompense de 600 livres pour un acte de bravoure à l'armée et pour qui un particulier faisait transmettre le 19 juin « une épée à garde d'argent » (*Procès-verbaux de la Convention nationale*, t. XIV, p. 48 et suiv. et p. 226 : lire 126; cf. Duvergier, t. V, p. 427), paraît n'avoir de commun que le nom avec les Justin ou Justet de Montpellier et Strasbourg. — Le registre matricule de la 50<sup>e</sup> demi-brigade (Archives nationales, F. 40, II, 410) mentionne à la date du 20 nivôse an II (13 janvier 1794) un Théodore Justin, originaire de la Somme.

semblablement qui, en 1799, a offert inutilement des services comme maître d'armes à l'École centrale du Bas-Rhin<sup>1</sup>, et c'est lui sans doute encore qui parle à Metternich à Strasbourg en 1806<sup>2</sup>.

Le surnom de Montpellier fournissait une indication d'origine que confirmait la mention faite du lieu de naissance d'Antoine Justet en 1794 : il convenait donc de s'en référer aux archives de l'état civil de Montpellier<sup>3</sup>. On constate qu'il y existait en effet, paroisse Notre-Dame, un « travailleur<sup>4</sup> » nommé « Jacques Justet », ou « Justin », ou « Justi », ou « Justy », marié à « Anne de Loustau », ou « Droustal », ou « de Loustal », ou « de L'Hostal<sup>5</sup> », dont naquirent Baptiste-Jean-André le 3 septembre 1750, Jacques le 16 août 1753, Jeanne le 19 septembre 1756 et Antoine le 2 mars 1760. Il faudrait une coïncidence bien extraordinaire pour que ce dernier ne fût pas le futur maître d'armes de Strasbourg.

En somme, puisque Justet est identifié avec une suffisante certitude, son témoignage tel qu'il nous est transmis par Metternich peut être considéré comme un commencement de preuve.

\* \* \*

Mais, en admettant qu'il revint de Corse, si Bonaparte a pris vers 1788 la grande route commerciale de Marseille à Strasbourg — celle-là même que devait suivre en sens inverse le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* quatre ans plus tard<sup>6</sup> — ce n'était évidem-

1. Délibération de l'administration centrale du département du Bas-Rhin, du 27 floréal an VII (16 mai 1799), vol. CIV des *Délibérations*, aux archives départementales du Bas-Rhin à Strasbourg, transmise par M. Rod. Reuss. — Justet (dont le prénom n'est pas indiqué) et deux autres candidats voient leur demande repoussée parce que seuls les professeurs titulaires de l'École centrale peuvent y faire cours.

2. En 1824, Justet a disparu de la liste des maîtres d'armes à Strasbourg (P.-J. Strohl, *Manuel du commerce, de l'industrie, des sciences et des arts de la ville de Strasbourg*, Strasbourg, 1824, in-12, p. 60 et 160).

3. M. Ernest Roussel, professeur agrégé d'histoire au lycée de Montpellier, a eu la bonté de faire les recherches nécessaires.

4. M. Roussel estime que ce mot est la transcription de *travaldou* qui désigne d'ordinaire le travailleur de terre, l'ouvrier agricole.

5. Archives municipales de Montpellier, registre GG, n° 267, fol. 2 v°, 269, fol. 76 r°, 273, fol. 65 v°, 276, fol. 65 v°. — Pas une seule fois le nom du père ou de la mère n'est orthographié de la même manière et l'identité de Justin avec Justet à Strasbourg s'en trouve confirmée. — Il en résulte aussi que Pierre est distinct d'Antoine. D'ailleurs, on ne s'expliquerait pas autrement qu'à Strasbourg Antoine eût porté le surnom de « cadet ».

6. J. Pollio et A. Marcel, *le Bataillon du 10 août*, Paris, 1881, in-16, p. 95, estiment, après examen des hypothèses, que le *Chant de guerre — la Marseille* — a été apporté dans le Midi « par des voyageurs de commerce ».



ment pas pour la salle d'armes de Justot. Sans doute voulait-il voyager, voir du pays, s'instruire. Mais il avait d'autres raisons. Metternich parle d'un autre professeur commun; il ne le nomme pas, mais il est aisé de suppléer à son silence. Il s'agit de Jean-Jérémie Brackenhoffer, professeur de mathématiques à l'université protestante et à l'école d'artillerie de Strasbourg.

Né le 29 juillet 1723 d'une vieille et illustre famille de la ville, Brackenhoffer était devenu le 28 mars 1746 titulaire de la chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 31 août 1789<sup>1</sup>. Louis XVI l'anoblit. Il fut en effet un des principaux collaborateurs de Gribeauval<sup>2</sup>, le rénovateur de l'artillerie française après la guerre de Sept ans. A l'école d'artillerie de Strasbourg, il participa dès 1764 aux expériences fameuses sur les nouvelles « bouches à feu » qui firent époque et déterminèrent l'adoption du nouveau matériel dont on sait qu'il resta en usage pendant toute la durée de la Révolution et de l'Empire<sup>3</sup>; il fit partie en 1766 de la commission réunie à Strasbourg pour la rédaction d'un nouveau manuel officiel d'artillerie<sup>4</sup> et il procédait encore à de nouvelles expériences de tir en 1786<sup>5</sup>. Bonaparte, qui s'intéressait à son métier, avait tout profit à entrer en relations avec Brackenhoffer et, s'il faut en croire Metternich, il suivit ses cours, sinon peut-être à l'école d'artillerie<sup>6</sup>, du moins à l'université.

Or, le collègue de Brackenhoffer à l'école d'artillerie d'Auxonne, où Bonaparte devait rejoindre son régiment, Jean-Louis Lombard,

1. Sa notice dans Ed. Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, 1909-1910, 2 vol. gr. in-8°, t. I, p. 213 (Sitzmann ne mentionne pas moins de sept autres Brackenhoffer). Voir aussi O. Berger-Levrault, *Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes, 1523-1871*, Nancy, 1892, gr. in-8°, p. 29.

2. On sait que c'est par l'intermédiaire de Gribeauval lui-même que Bonaparte a obtenu sa seconde prolongation de congé.

3. Jh.-Cl. Descharrières, *Note sur l'école d'artillerie de Strasbourg*, dans J. F. Hermann, *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*, Strasbourg, 1817-1819, 2 vol. in-8°, t. I, p. 281-283 (ancien aumônier du régiment d'artillerie de La Fère — le régiment de Bonaparte — Descharrières était devenu aumônier du collège royal de Strasbourg).

4. Du Teil, *Napoléon Bonaparte et les généraux Du Teil (1783-1794)*, Paris, 1907, in-8°, p. 14 (extrait de *Une famille militaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*).

5. Descharrières, *loc. cit.*

6. Comme semble l'indiquer Metternich; mais nous n'avons pas trouvé d'indications précises sur l'école d'artillerie de Strasbourg à cette date. Le seul registre matricule du corps d'artillerie attaché à l'école (conservé aux Archives nationales, F. 40, II, 2098) est d'une époque postérieure. Le futur législateur et conventionnel Arbogast y était devenu professeur, après Brackenhoffer, quand la Révolution commença.

était, lui aussi, un Strasbourgeois, et du même âge, à un mois près, étant né le 23 août 1723. Professeur à l'école d'artillerie de Metz depuis 1748 comme successeur de son beau-père, il avait été transféré à Auxonne en 1759, où il mourut le 1<sup>er</sup> avril 1794<sup>1</sup>. Brackenhoffer et Lombard étaient liés de longue date; Lombard avait en 1766 fait partie de la commission de Strasbourg. Quand Bonaparte arriva à Auxonne, il fut immédiatement accueilli en ami par Lombard. Les érudits locaux ont repéré avec soin les domiciles successifs de Bonaparte à Auxonne : il semble bien qu'il commença par habiter rue Vauban, chez Lombard lui-même, avant d'être logé à la caserne comme les autres officiers de son grade<sup>2</sup>.

Dès le 8 août 1788<sup>3</sup>, Bonaparte fut nommé membre d'une commission de tir avec Lombard, son chef de brigade, trois capitaines et trois autres lieutenants. Ce fut lui qui eut à rédiger le rapport sur les expériences de polygone, peut-être, comme on l'a dit, parce qu'il était le plus jeune, peut-être aussi parce que la bienveillance de Lombard voulait lui réserver une occasion de se faire bien noter, après sa longue absence de près de deux ans. Bonaparte profita de l'amitié de Lombard et compléta, grâce à lui, son instruction technique. Lombard était un savant de valeur; il avait « ce coup d'œil juste, ce tact délié qui servent à porter des hommes un jugement sûr » : « Ce jeune homme ira loin », disait-il de Bonaparte<sup>4</sup>. Et quand, en 1802, un ami de Lombard, publiant la biographie du vieux professeur, révéla que sa fille était sans ressources, le Premier Consul s'empessa d'accorder à M<sup>lle</sup> Lombard un secours de 1,500 francs<sup>5</sup>. Les relations de Bonaparte et de Lombard sont bien connues, mais il est permis de supposer qu'elles ont été, à l'origine,

1. C.-N. Amanton, *Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Lombard*, Dijon, an XI-1802, 48 p. in-8°, opuscule utilisé et complété ultérieurement, entre autres par Hermann, *Notices*, t. I, p. 283-284; Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, t. I, p. 340 et suiv., 477; Du Teil, *op. cit.*, p. 17-20; Bois et Cornereau, ci-après.

2. M. Bois, *Napoléon Bonaparte lieutenant d'artillerie à Auxonne*, Paris (1898), in-16, p. 33; A. Cornereau, *Une supercherie de l'histoire d'Auxonne : la Chambre de Bonaparte*, Dijon, 1904, 34 p. in-8° (extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*), p. 10, n. 1; conclusions adoptées par Schuermans, *Itinéraire*, p. 6, auparavant contestées par Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, t. II, 1898, p. 312.

3. Cette date est la première qui atteste authentiquement le retour de Bonaparte à son régiment; les deux lettres qu'il a, paraît-il, écrites en Corse, mais qui portent la signature de sa mère, sont du 12 février (Ajaccio) et du 12 avril 1788 (sans indication de lieu).

4. Amanton, *Lombard*, p. 27 et suiv.

5. Amanton, *Observations*, p. 8, n. 2.